

Histoire d'une jeune femme piquée d'héroïnes et de son double qui écrit pour elle

Dominick Parenteau-Lebeuf

Numéro 66, 1993

Théâtre-femmes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29513ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Parenteau-Lebeuf, D. (1993). Histoire d'une jeune femme piquée d'héroïnes et de son double qui écrit pour elle. *Jeu*, (66), 19–22.

Histoire d'une jeune femme piquée d'héroïnes et de son double qui écrit pour elle

Il est quelque fois et autre part par là, dans un monde de théâtre, une jeune fille qui se lance dans les écritures d'héroïnes qui, avant, n'existaient que très peu. M'enfin, elle a pas choisi ça comme on choisit le tartare au restaurant, mais plutôt parce que ça lui est venu comme ça sans qu'elle y pense vraiment. C'était quelque chose de profondément profond dans son puits de vie à elle. Écrire. Alors ses personnages féminins prennent beaucoup de place sur les scènes qu'elle voit dans ses yeux et celles qui sont à sa disposition autour, et se portent pas mal du tout. Et ça fait du bien de voir des filles qui se tiennent debout, vu que dans le théâtre d'avant, les filles sont à genoux, couchées ou grimpées dans les rideaux.

Mais le passé, ça l'intéresse plus ou moins. Parce que le passé, quand il a été bon et glorieux et qu'on se le rappelle trop, ça développe cette maladie de l'âme qui s'appelle la nostalgie et qui est très désagréable. Ça fait écouter de la musique triste et blues, pleurer devant des photos jaunes de vieux temps, devenir gaga à la longue, et penser à des trucs par en arrière alors qu'il faudrait y penser par en avant. Et quand il a été mauvais le passé et qu'on se met à y penser trop fort, il arrive ce qu'on appelle la nausée, et ça, vous connaissez. C'est pour ces raisons que la fille écrivain, elle préfère en baver pour le futur et le présent; c'est, selon elle, des temps foutrement plus intéressants. Toujours est-il que

elle, elle dit qu'elle écrit des héroïnes et c'est parfait parce qu'elle est une fille et qu'elle trouve ça normal d'en écrire. Mais elle fait pas un plat avec ça parce que ça sert à rien. Elle pense qu'elle écrit des êtres humains passionnants qui vont être joués par des êtres humains passionnants. Elle pense qu'elle écrit, c'est tout.

Et quand il a été mauvais le passé
et qu'on se met à y penser trop
fort, il arrive ce qu'on appelle
la nausée, et ça, vous connaissez.

C'est sûr qu'au début elle a dû se battre parce que, dans sa tête, même les filles étaient des gars et que ces gars faisaient des vieux trucs de vieux théâtre de vieille vie d'avant le déluge. C'était pas de sa faute, ils avaient été mis là par la littérature d'avant qu'elle avait lue à coups de rangées de bibliothèque. Alors pour remédier à ça, elle a fait quelque chose de pas trop compliqué mais de vachement artificiel, vous lui direz. Pis après? vous répondra-t-elle, c'est comme ça l'éducation, c'est pas naturel. Alors voilà : chaque fois qu'elle s'installait pour écrire et qu'un personnage de héros cucul la

praline lui venait dans la tête, elle le chassait et faisait apparaître une héroïne à la place. Elle voulait vraiment écrire des drogues de filles. Des personnages que les actrices, elles feraient «oh la la on en reveut». Alors elle s'est éduquée comme je vous ai dit.

Et vous savez quoi? Après trois ou quatre coups, pas plus, les gars plates, ils sont plus jamais revenus en première ligne. C'est-à-dire que oui, ils sont revenus, mais ils étaient pas mal moins cons et banals. Ils faisaient des trucs de nouveaux gars de nouvelle vie dans du nouveau théâtre de jeune tête. Ils parlaient pas pareil comme avant. Et les filles, ben les filles je vous raconte pas : elles étaient extras! Comme elles avaient jamais vraiment parlé avant, elles se sont mises à dire des trucs super passionnants et à prendre des allures fantastiques sur la scène. Les doigts de moi, son double à la fille aux héroïnes, ils allaient pas assez vite pour écrire toutes les choses que ses personnages lui disaient de dire.

Mais vous savez, la jeune fille qui s'est lancée dans l'écriture d'héroïnes et de héros pas banals-banals, elle a des revendications pour elle et son genre, c'est sûr, mais elle a pas que ça. Elle a pas qu'une seule paire de lunettes pour voir au travers de la vie. C'est-à-dire que ses lunettes de femme, elle les a tout le temps, mais elle en met d'autres souvent par-dessus. Comme ça on sait pas à l'avance qu'est-ce qu'elle va sortir de sa bouche. Elle est pas prévisible-prévisible. Elle peut toujours nous surprendre parce que des discours, elle en a plus d'un.

Sa mère et beaucoup de mères de ses copines, elles en avaient qu'une seule paire de hublots devant les yeux. Et c'était bien parce que les hommes, dans ces années soixante-dix-là, ils n'avaient jamais rien vu à travers des lunettes comme ça. D'abord, ils pouvaient pas, ils avaient un bocal sur la tête. Alors ces femmes, elles leur ont montré la vie à travers leurs lunettes, et ils ont arrêté un peu d'avoir leur aquarium sur la tête en permanence, avec le filtreur qui marchait si fort qu'ils entendaient pas autre chose que le bruit de leurs propres bulles. Ces femmes, elles avaient à leur tête des Simone de Bé, des Germaine Gé, des Louky Bé, des Marilyn Effe, etc. Toutes des femmes qui avaient un double en elle et qui écrivaient des livres que la fille aux héroïnes avait chez elle et qu'elle a jamais lus. Elle a pas eu besoin : sa mère s'en est chargée.

Donc, la fille dont je suis le double et ses copines sont bien contentes (même si elles le disent pas toujours) parce que maintenant, tout ça, c'est du passé. Et que vous savez que c'est pas trop bon le passé puisque ça donne la nausée ou que ça rend nostalgique et mélancolique et fou quand il y en a surdose. Les gens des années soixante, pas tous mais certains, ils doivent faire vachement attention à ça parce qu'ils ont une de ces fâcheuses manies de dire que tout était si extraordinaire dans ces années... Quand ils se mettent à parler comme ça, ils manquent un paquet de trucs intéressants qui se passent dans le présent et en dessous de leur nez. Tant pis pour eux!

Ces femmes, elles avaient à leur tête des Simone de Bé, des Germaine Gé, des Louky Bé, des Marilyn Effe, etc. Toutes des femmes qui avaient un double en elle et qui écrivaient des livres que la fille aux héroïnes avait chez elle et qu'elle a jamais lus. Elle a pas eu besoin : sa mère s'en est chargée.



Le Système magistère d'Yves
Dubé. Spectacle d'Opéra-
Fête, novembre 1985.
Photos : Yves Dubé.

Mais revenons au passé qui est passé et qu'on est bien contentes qu'il le soit (je dis «on» parce que, comme double qui écrit, je compte beaucoup dans cette histoire). C'est juste que là, aujourd'hui avec ça, arrive un problème. Les mères soixante-dixardes, elles aiment pas ça que leurs filles disent «on-n'est-pas-féministes». Elles aiment pas ça parce qu'elles ont l'impression qu'on les tue. Eh oui, on vous tue. Et puis après? Les Grecs, ils ont bien tué leurs parents de toutes les façons et on les joue encore. Il faut bien qu'on vous tue pour faire notre chemin à notre idée. Allez! Pan!

C'est pas vrai, de toute façon, qu'on n'est pas féministes. On serait bien folles de pas l'être puisque ce mot pareil mais qui finit en «isme», il veut dire que le rôle de la femme et sa place dans la société devraient être plus importants. Alors on l'est dans le fond de nos entrailles, et puis c'est tout. On prend notre place et on la fait importante et précieuse. On ne le dit plus, on le fait, c'est tout. Et vous le savez très bien. Vous nous voyez aller. On s'en sort bien. Merci beaucoup, les mamans.

C'est juste qu'on dit qu'on n'est pas féministes parce que votre mot, on peut plus le blairer. Le F... word, pour nous, c'est plus fuck. Ce mot, il nous fait penser à vous et à tous vos cris-du-ventre-et cætera pendant nos petites années et on en a marre. C'est un mot qui a été galvaudé, peut-être par les hommes, d'accord, mais galvaudé quand même, et nous, on veut plus être associées à ce mot qui nous rappelle toute votre façon de revendiquer le poing en l'air et de n'avoir qu'une seule paire de binocles. On croit que c'est plus nécessaire tout ça, que c'est dépassé. Le chemin est pas fini d'ouvrir, mais on passe la charrue qu'on a choisie dessus. Voilà.

Peut-être que comme ça, on est moins ensemble, les filles, mais c'est pas si grave ça parce qu'on est fortes chacune toute seule. Je dis juste quand même qu'il faut pas oublier la solidarité, même silencieuse...

Maintenant, la fille piquée d'héroïnes, avant que j'aie trop mal à la main d'écrivain et que j'aie la crampe du même nom, elle voudrait dire aux autres jeunes filles et leur double qui écrivent de bien vouloir le faire plus foncé, s'il vous plaît. Quand on pèse pas assez fort, on voit rien. Et, au théâtre, quand on voit rien, on entend généralement très mal aussi. Alors écrivez foncé et beaucoup! ♦

On croit que c'est plus nécessaire
tout ça, que c'est dépassé.
Le chemin est pas fini d'ouvrir,
mais on passe la charrue
qu'on a choisie dessus.
Voilà.